

ANNE QUERRIEN
MONIQUE SELIM
MONIQUE ZERBIB

Les paradoxes du rêve

TÉMOIN ÉVEILLÉ DE LA VIE PSYCHIQUE ENDORMIE, le rêve garde la porte qui sépare le conscient de l'inconscient. Il épouse les formes de celui-ci : porte dérobée quand l'inconscient descend dans les profondeurs de la vie interdite en surface, espace fastueux de la vie symbolique quand le rêve dicte à un peuple les règles de son appartenance, miroir déformant de la vie quotidienne quand celle-ci est tendue par l'impératif de consommation, image illusoire d'un avenir meilleur quand l'idéologie politique s'en empare et le transforme en instrument d'asservissement.

Le rêve est multiple et foisonnant, porteur à des degrés variables de toutes ces figures, dans les situations où il avance plus ou moins timidement son questionnement. Au milieu de ces différentes pistes, l'analyse trace pour chacun un chemin spécifique, une offre fragile de liberté.

En offrant à tout un chacun une démarche de thérapie par la parole, proche de celle qu'il avait déjà inventée avec les névrosés, Freud a semblé fermer la porte du rêve aux psychotiques et aux êtres vivants incapables d'interagir de façon langagière avec leurs thérapeutes. Pourtant il a également affirmé que c'était les enfants qui avaient accès le plus directement à leurs rêves, sans se soucier du fait que le terme « enfant » ou « infans », veut dire précisément qui ne parle pas, qui est hors de ces enjeux langagiers. Toujours le paradoxe du rêve.

Aujourd'hui les neurosciences, dans leur prétention démocratique, ont beau jeu de dire : tout le monde rêve, même les animaux rêvent, tout le monde a des périodes de sommeil paradoxal, pendant lesquelles le cerveau et les yeux s'agitent fortement, pendant lesquelles les neurones battent leurs cartes pour se préparer au réveil. Cette préparation conduit d'après les observations freudiennes à passer peu ou prou les propositions du rêve sous les fourches caudines de la vie morale éveillée. Il y aurait une instance de censure qui ferait du rêve un accomplissement de désir conscient finalement de son impuissance. Spécialistes des neurosciences et collègues de Freud, tout le monde s'unit pour dire qu'il n'y a tout simplement pas d'accomplissement de désir, notamment sexuel, et qu'à aiguiller le désir de la sorte on le conduit précisément vers l'impuissance. Accomplissement, impuissance, encore le paradoxe du rêve, et sa méconnaissance.

Quel est l'espace ouvert par le rêve ? Comment est-il articulé avec l'espace politique au sein duquel il permettrait de se déplacer, ou à l'immobilisme duquel il obligerait à s'adapter ? Quelle force véhicule le rêve ? Est-il entièrement agi par les pouvoirs qui l'imposent ou a-t-il une consistance propre ?

Les terrains dont sont issus les articles de ce numéro font autant état de rêves collectifs que de pratiques individuelles. Dans l'un comme dans l'autre cas peut-on imaginer une politique du rêve, un partage des récits, un soutien mutuel dans un cheminement de désir ?

Les torsions politiques du rêve

De tout temps et sous toutes les latitudes le rêve a hanté les politiques sous diverses formes. Il s'agit d'abord de soumettre les populations au rêve communautaire de cohésion et d'unité. Tout se passe comme si les individus allaient s'éparpiller dans leurs rêveries propres, désagréger le peuple collectif en s'adonnant à leurs visions oniriques singulières. Le rêve politique, celui de la cité-État, partout et sous tous les cieux, est donc glorieux. Qu'on en juge par le spectacle actuel de la France, intégrant in fine, mais avec tous les honneurs, des femmes dites d'élite à sa grande chimère nationale alors même que la fragmentation ethnociste et identitariste a été incorporée à la langue politique et confortée par une foule de chercheurs et d'intellectuels de tous genres. On peut aussi se déplacer en Chine, dont les rêves de grandeur ne connaissent pas de limites, l'État-parti ne se contentant pas du rang de première

puissance capitaliste dans les échanges mondiaux et se lançant dans une campagne d'ampleur inédite contre les « idées occidentales » qui gagnent dans les songes des citoyens qui imaginent eux aussi pouvoir devenir libres de parler, de penser, de choisir leurs vies.

De ce type de rêve politique, les sujets ne sont pas séparés dans leur intimité psychique; au contraire, il forme le décor de leurs propres rêves personnels, décor menaçant ou désiré, rejeté ou appelant l'identification dans un miroir réparateur; décor toujours bouleversé, chamboulé, fait de morceaux rajoutés. Un décor donc délibérément personnalisé, méconnaissable pour les gouvernants, proche pour ceux qui l'élaborent et ne vont finalement pas le reconnaître pour ce qu'il est: une invention excessive sur le fonds d'un réel misérable. Ainsi rêve-t-on sous le III^e Reich¹ et sous emprise.

Dans de nombreuses sociétés, entre la fiction politique du pouvoir et la puissance des fantasmes du dormeur, des médiateurs spécialisés se sont érigés pour colmater les trous, faire des passerelles au-dessus des abîmes, empêcher que la folie ne s'empare des dominants et des dominés pétrifiés par la puissance de leurs rêves. Ces médiateurs ont de nombreux noms et Devereux s'était aventuré à comparer psychanalystes, mediums et chamans en tentant d'établir une différence supposée « scientifique » entre soin et thérapie d'un côté, de l'autre capacité extraordinaire à faire en soi, dans son for intérieur la synthèse lumineuse de l'ordre sociopolitique, celle dans laquelle chacun va se reconnaître et finalement oublier les cauchemars du présent. Cette aptitude à produire une vérité à la fois subjective et objective qui dépasse les failles individuelles et les faillites collectives, caractérise les « maîtres du rêve », ceux à qui l'on va s'adresser pour comprendre où l'on en est et en même temps où en est la société. À partir des rêves qui leur sont donnés à penser par leurs clients, adeptes et patients selon les cas, ils recollent les morceaux et dressent la voie d'un avenir partagé meilleur sinon radieux. Dans des pays communistes comme le Laos des années 90, ils vont ainsi prédire le retour fabuleux du marché capitaliste où chacun pourra consommer en paix. Dans d'autres conjonctures beaucoup plus dramatiques comme le Cambodge, ils vont participer à un extraordinaire retournement: les anciens tortionnaires vont être déifiés après leur mort, faisant l'objet d'un nouveau culte, bien étudié

1. Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich*, Editions Payot et Rivage, Paris 2002.

par Anne Guillou². Dans cette opération symbolique de métamorphose du mal total en bien curatif, se lit l'omniprésence du pouvoir et s'annule le rêve d'un autre monde, laissant chacun s'autonomiser paisiblement. Dans ce contexte, les moines bouddhistes se laissent eux aussi prendre par leurs rêves et acceptent que des génies les habitent, dans une transgression impensable auparavant : possédés comme les mediums, ils instruisent des confusions, brouillent les pistes et réitérent des formes chaotiques. Insistons donc sur les dimensions de communication du rêve : de soi à soi, de soi à l'autre, de l'autre à soi mais aussi communication collective, sociale, politique, adresse fusionnelle à l'État ou supplique de mettre fin à l'écrasement de chacun et de tous, tentatives imaginaires d'agencement aptes à modifier le cours des choses.

On aurait tort d'isoler dans leur spécificité culturelle ces situations qui mettent en évidence les dimensions intrinsèquement politiques du rêve, à la fois comme création et résultat du politique, mais aussi comme outil politique au sens propre. Ces modes de gouvernance du rêve rétablissent les sujets dans la société où ils doivent tenter de s'inscrire, y compris en leur faisant prendre des chemins de traverse, dans des paysages fascinants par le fait qu'ils mêlent l'inconnu au connu. C'est quand les rêves se brisent, s'évanouissent, ne forment plus que des ombres confuses que le danger se rapproche, soit quand le rêve est passé au réel, s'est accompli : les dictatures d'Asie centrale en sont ainsi de remarquables exemples, le Turkménistan ayant la première place avec à sa tête des hommes qui ont décidé de prendre leurs rêves pour la réalité et ont entraîné leurs peuples dans leurs propres délires tout en leur interdisant alors de rêver.

Mais qu'en est-il du rêveur solitaire, partagé entre peur et plaisir, cherchant à se frayer une voie entre ses désirs ?

Le fil dort ?

Le fil dort n'est pas seulement un jeu de mot qui permet de souligner le lien incontournable entre sommeil et rêve mais une façon de dire combien le rêve est une permanence du sujet, un chemin, le fil d'or, « la voie royale » qui mène à l'inconscient, c'est-à-dire à la connaissance et reconnaissance d'un soi méconnu. En somme un langage de soi à soi.

2. Anne Guillou « Le 'Maître de la terre'. Les cultes rendus au cénotaphe de Pol Pot (Nord du Cambodge) in Sevane Garibian (éd.), *La Mort du Bourreau*, Paris Pétra.

Le fil d'or se réfère à une continuité de la pensée dans le rêve qui poursuit son chemin en défiant la censure et ses interdits même au prix de se déplaire à soi-même. Le rêve fait fi de tout et, comme le Charlie décrit par Jean-Claude Polack dans le numéro 85 de *Chimères*, ne vit que de sa liberté retrouvée au risque du retour à l'enfance.

Marie Darrieussecq nous dit avec bonheur dans un article intitulé « Trois choses qu'on oublie »³ que « les rêves nous arrivent comme des lettres et comme des événements. Ils nous arrivent en vrai ». Le rêve est à prendre au sérieux.

Il est, via le sommeil, le lieu où l'on se retire, où l'on se réfugie, celui qu'on habite dans le cadre d'une temporalité exemplaire, les trois temps y sont sans cesse convoqués, s'y entrecroisent et se tissent pour former un point où, comme le souhaitaient les surréalistes, tous les contraires s'abolissent pour donner naissance à l'énigme qui ne cessera de se figurer pour mieux faire appel au sujet qui s'ignore.

Le rêve nous trahit en même temps qu'il nous révèle à nous-même. Il est le lieu de tous les paradoxes, lieu de l'intime où le moi réclame son dû et où l'Autre, le « je est un autre » se déploie dans son étrangeté à la fois inquiétante et ludique, morceaux épars et multiples en quête de liaison; et le rêveur comme le bébé peut parler toutes les langues même si la figurabilité reste son langage par excellence. Lieu de tous les extrêmes, satisfaction hallucinatoire du désir ou lieu de la répétition traumatique difficile à déloger. Répétition imperturbable où se rejoue sournoisement l'effondrement du sujet, menace de chute au bord du gouffre ou chute vécue, agonie du nourrisson seul et impuissant que personne ne secourt, monstres qui attaquent sans merci leur proie, échec cuisant et humiliation, pertes répétées de tout ce à quoi on tient.

Le rêve n'est pas triomphaliste, il ouvre un chemin sombre et/ou rayonnant chargé d'images qui sont comme autant d'interrogations sur le passé et l'avenir. Pour mettre en scène le présent avec ses restes diurnes, il n'en cache pas moins le passé capable d'éclairer l'avenir souhaité.

Il est essentiel, nous dit Thomas H. Ogden dans son livre *Cet art qu'est la psychanalyse*, de « créer des conditions dans lesquelles l'analysant pourrait être plus à même de rêver ses rêves inrêvés et interrompus » (dans le cas du névrosé) ou ses rêves impossibles à rêver pour le

3. Charlie Hebdo n° 1179 du 25 février 2025.

psychotique »⁴. Car le rêve dans son devenir conscient, est un récit ou une ébauche de récit – comme le conte – que l'on peut vouloir raconter à l'autre digne de confiance.

La précision du rêve en séance est source toujours renouvelée d'étonnement tant pour l'analysant que l'analyste, un matériel précieux et vivant qui témoigne de ce travail continu de la psyché en devenir, de la psyché en quête d'elle-même qui cherche obscurément mais avec détermination le pourquoi de la souffrance, des empêchements à être, à vivre ou à ressentir, le pourquoi des limites à sa puissance ou à sa toute-puissance, pour laisser peut-être enfin émerger le désir. Le rêve est un miroir sans fond, un langage de la nuit qui ne cesse de nous captiver.

L'analyse tend un double à ce miroir, ou propose d'autres instruments pour cartographier le cheminement inconscient. Elle opère à rebours du travail du rêve et engage l'analysant dans de nouvelles constructions, transformant les liens tissés avec son environnement. Le rêve est toujours là, repère incontournable de toutes ces démarches, qui continue à tracer la différence au fil de la répétition nocturne.

4. Thomas Ogden, *Cet art qu'est la psychanalyste*, éd. Ithaque, Paris 2012, p. 28.

Querrien A., Selim Monique, Zerbib M. (2015).

Les paradoxes du rêve [introduction].

In : Querrien A. (ed.), Selim Monique (ed.), Zerbib M. (ed.)

Les paradoxes du rêve.

Chimères, 86, 7-12.

ISSN 0986-6035